

Fiction

Linda Amyot, Jean-Paul Beaumier, Michèle Bernard, Pierrette Boivin, Patrick Guay, Laurent Laplante, Alexandre Lizotte, Michel Nareau, Julie Pelletier, Judy Quinn, Simon Roy et Vincent Thibault

Numéro 126, printemps 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66281ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

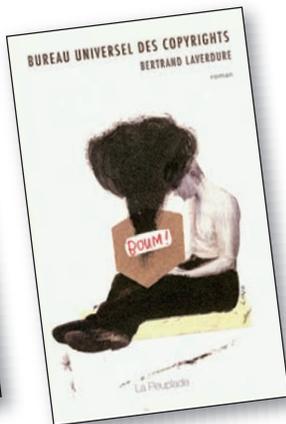
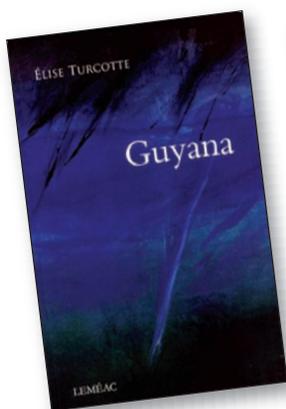
0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Amyot, L., Beaumier, J.-P., Bernard, M., Boivin, P., Guay, P., Laplante, L., Lizotte, A., Nareau, M., Pelletier, J., Quinn, J., Roy, S. & Thibault, V. (2012). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (126), 17–35.



Élise Turcotte GUYANA

Leméac, Montréal, 2011, 175 p. ; 20,95 \$

La prose d'Élise Turcotte possède une musique singulière, faite d'une tonalité personnelle, d'un rythme paisible et plaisant, d'une douce profondeur, qui laisse aux événements le soin et le temps de se développer, de couvrir en nous avant de se dévoiler dans l'histoire. Peu de romanciers au Québec ont ce talent pour décrire les rouages obscurs de la voix intérieure. Dans *Guyana*, Turcotte renoue, à mon sens, avec deux de ses premiers ouvrages de fiction. Ainsi, du *Bruit des choses vivantes*, elle reprend les questions de la maternité, de la monoparentalité, de la tendresse à donner et à recevoir, où l'espace familial est toujours en tension créatrice avec le monde social, urbain, interculturel. De même, elle construit une histoire de fascination pour le surgissement de la violence, pour le passé trouble d'une femme happée par le viol et les menaces, comme elle le faisait déjà dans *L'île de la Merci*, en se tournant vers la perspective d'une survivante au drame dont elle n'est même pas témoin.

À partir d'un rendez-vous de coiffure manqué, la trajectoire d'Ana et de son fils Philippe bifurque. Le quotidien et la routine se délitent dans l'expectative, la curiosité macabre fait son chemin, les événements du passé déboulent entre

le silence et les confessions, et la vie précaire de cette famille déjà heurtée par la mort du père se trouve prise dans les dédales de l'existence d'une relative inconnue, Kimi, la coiffeuse. Le roman est marqué par une enquête policière, par des rubans jaunes, par des interrogatoires, mais jamais le récit ne s'installe dans le suspense, dans l'anticipation fiévreuse d'un dénouement. Au contraire, l'intérêt du roman est de nous faire pénétrer dans le labyrinthe d'une existence par le détour d'une écoute de l'autre, par la volonté de communiquer avec le désespoir d'une inconnue. Cette éthique de la parole, qui passe par le recueillement, la curiosité empathique, la découverte des affinités transculturelles, donne son sel à ce grand récit, porté par une vibration qui résonne à chaque page.

La structure du roman fait également résonner cette parole multiple à quérir. En effet, *Guyana* reprend le fonctionnement du grand roman d'Anne Hébert, *Les fous de Bassan*, en faisant alterner les narrateurs (ici Ana, Philippe et Kimi), dans des jeux sur la vraisemblance et la temporalité, tout en reconstituant l'espace circonscrit et étranger d'un drame annoncé. Le roman de Turcotte, tout en variations, en approfondissement, en désir de connivence, ouvre le quotidien comme peu de textes contemporains savent le faire.

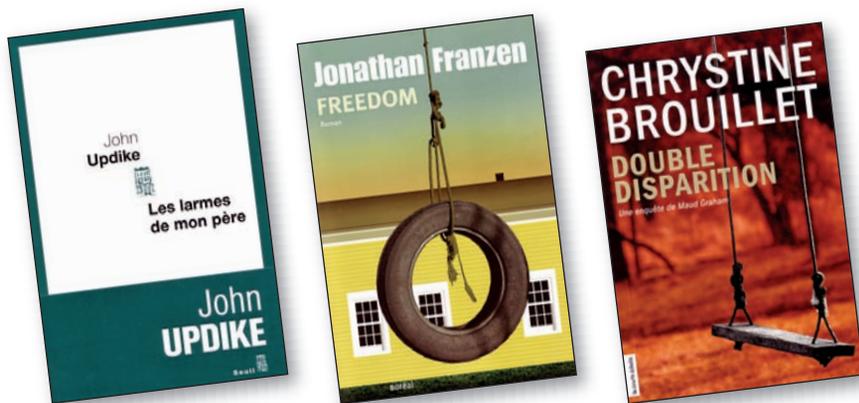
Michel Nareau

Bertrand Laverdure BUREAU UNIVERSEL DES COPYRIGHTS

La Peuplade, Chicoutimi, 2011,
142 p. ; 20,95 \$

Déjanté. Voilà le mot qui sera employé pour parler de ce roman curieux, raffiné, ludique. Le terme est galvaudé et s'applique à tout ce qui déforme le moule depuis que le cinéma s'en est emparé pour parler des productions atypiques. Le roman de Bertrand Laverdure, *Bureau universel des copyrights*, est plus que cela. D'abord une réflexion sur les possibilités de l'écriture, sur les limites de la représentation, sur les vertus de la déconstruction des points de vue, il est surtout l'opposé d'une construction maladroite. L'écrivain, par le moyen d'allusions à la culture populaire, par l'usage de nombreux référents mythologiques et étrangers (dont le mandarin, qui sert à clore ce récit angoissant et loufoque) et de lieux sans liens apparents, travaille à brouiller, une à une, nos habitudes de lecture, qui sont aussi des habitudes de classification du réel.

Un narrateur perdu et centré sur ses agissements prend conscience de l'intensité de l'existence, avant de rencontrer à Bruxelles le Schtroumpf farceur qui lui offre, comme il se doit, un cadeau explosif. La vie du narrateur tombe ensuite de Charybde en Scylla, alors qu'il est méthodiquement démembré par toutes sortes d'incidents qui apparaissent comme autant de chutes à de mauvais rêves. Il perd bras, mains, jambes, etc., mais il parvient à se maintenir grâce à des prothèses, des substituts plus singuliers les uns que les autres, comme ces membres en chocolat ou parlants. Devenu objet de rechange, le narrateur perd son identité humaine, et ultérieurement sa voix, alors que le récit change de point de vue narratif lorsque ce candide moderne, flegmatique devant l'épreuve, est poursuivi par des touristes littéraires en mal de sensation, dans des pages d'une belle acuité sur la nécessité de l'intrigue dans le genre romanesque. Le narrateur reprendra l'autorité sur son histoire, alors



qu'il réalise que l'existence humaine est bradée au commerce, puisque tout est attribué et rémunéré dans une immense bâtisse sans fond. Dans ce roman imaginaire, chaque scène est le théâtre d'une conflagration du réel pour redonner à la littérature le mandat de dissonance, du démontage des mécanismes de la pensée trop souvent tenus pour naturels. Le lecteur est constamment sollicité et déboussolé dans ce roman, mais cette exhortation à la vigilance, ce qui-vive humoristique de la lecture est ce qui permet de sortir des représentations stabilisées du monde et d'éprouver le vertige d'un sens à colmater comme une blessure béante.

Michel Nareau

John Updike
LES LARMES DE MON PÈRE

Trad. de l'américain par Michèle Hechter
Seuil, Paris, 2011, 291 p. ; 34,95 \$

Pour la plupart, les nouvelles publiées sous le titre de l'une d'elles sont touchantes, et deux ou trois en particulier m'ont carrément ému (« Elzanne ou la balade oubliée », « Le rire des dieux »). John Updike avait du talent, il avait aussi du métier, des dons d'invention et d'observation dont il a usé dans ces textes qui parlent du temps passé et de celui qui passe, ou qui le mettent en scène – habi-

lement bien qu'avec simplicité, non sans un humour tendre, quand il oppose, par exemple, le vieillard éclairé à l'enfant ou au jeune homme qu'il cherche à retrouver. Le narrateur ou le héros sont dans la grande majorité des cas retraités, des hommes âgés, ayant déjà franchi le seuil de la vieillesse, scolarisés, souvent grands-parents, ayant souvent traversé plus ou moins heureusement plusieurs mariages, des hommes derrière lesquels se tient, se cache à peine Updike. Cela donne au recueil une manière d'unité.

Critique intelligent de la société américaine, bien sûr, qu'il examine sur place ou au cours de voyages au Maroc ou en Espagne ; ironisant sur les rapports conjugaux et la sexualité, sans quoi il ne serait pas John Updike ; envisageant l'approche certaine de la mort, la sienne et celle d'une époque révolue dont les personnages cherchent des traces, des signes, l'auteur se montre juste ce qu'il faut désabusé et juste assez serein, parfois suffisamment choqué de ce qu'on dit être l'injustice de la vie pour nous balancer une pareille question : « [...] *que signifie ce scandale : avoir été enfants et être devenus vieux, tout près de la mort ?* »

« Nous avons t-tout le t-temps », bégaie le timide et tendre David à la belle Elzanne.

Updike nous rappelle que non.

Patrick Guay

Jonathan Franzen
FREEDOM

Trad. de l'américain par Anne Wicke
Boréal, Montréal, 2011,
720 p. ; 34,95 \$

Un peu comme Piaget qui n'avait besoin que de quelques enfants pour construire ses analyses pédagogiques, Jonathan Franzen parvient à recréer sous nos yeux une société et son climat en n'appelant à la barre des témoins que les membres d'une unique famille et leurs proches les plus marquants. Preuve concluante que la rigueur et la profondeur de l'observation valent mieux que la dispersion et tous les fatras épidermiques.

Patty sera l'axe principal de cette prenante reconstitution. Elle sera, à mesure que le temps exerce son érosion sur le cours des existences, adolescente, épouse, mère, sagement restituée par le vieillissement à l'apaisement de ses révoltes et (presque) libérée de son apitoiement sur elle-même. Quand s'ajoute à ces multiples rôles son intervention comme narratrice discrète et presque inavouée, Patty achève de déployer sa présence et surtout sa conception de la liberté. Elle a beau parler d'elle à la troisième personne, c'est encore et toujours sa liberté qui réclame l'attention. Car il n'est ici question que de la liberté et des limites auxquelles elle se heurte. L'enviable liberté de l'athlète qu'est Patty au départ est brutalement niée par un viol que ses parents l'incitent à passer par profits et pertes ; ce qui subsiste de cette liberté fringante sera cruellement atrophié par un accident qui met fin aux espoirs de carrière sportive. La liberté, Patty la retrouve sur son chemin lorsque s'offre à elle le choix entre l'insaisissable Richard et le fiable, placide et terne Walter. Patty, à l'image d'une époque et d'une société, tranchera, mais en revendiquant à la fois la liberté du choix et le droit de nier les conséquences de ses décisions. Oui au mariage rassurant, mais oui aussi au sel de la liaison. Choisir sans choisir tout en choisissant.

Autour de Patty, d'autres libertés parviennent à des carrefours analogues. Walter n'évoluera que contraint. Il

Si il peut paraître indécent aux yeux de certains de publier la biographie d'une personne encore vivante, Andrée Ferretti contourne habilement le problème en proposant un clin d'œil taquin aux populaires biographies non autorisées misant sur le caractère licencieux des révélations. Elle nous invite à parcourir un document hybride bien plus intrigant encore. Tout est considéré ici à travers le prisme d'une auteure chargée de produire la biographie d'une dame réticente à se soumettre à l'exercice. En dépit des résistances du sujet principal lui-même, la biographe ne jette pas l'éponge et entreprend respectueusement de s'attaquer au roman de Fleur Després, faisant d'elle l'héroïne de l'histoire de sa propre vie imaginée. Ce *Roman non autorisé* est ce qui peut arriver de mieux quand sonne l'heure des bilans. Ayant l'avantage de préserver un garde-fou de pudeur, l'option retenue permet de jouer sur le point de vue à partir duquel nous est livré l'objet. Or la nature même du projet fait en sorte que l'auteure brouille les pistes : départager le véridique de la pure invention n'est pas si évident en effet.

Témoin des grands bouleversements sociopolitiques du dernier demi-siècle, Andrée Ferretti hélas n'échappe pas à l'écueil didactique, et ce, au détriment de l'illusion romanesque souhaitée. Une hésitation persiste entre le documentaire historique et le récit purement littéraire. Comme si l'on avait mis au jour un manuscrit jauni dormant dans une malle, on découvre des dialogues boursoufflés, une manière ampoulée qui sacrifie le naturel de la forme aux caprices d'un style emphatique se voulant littéraire à l'excès.

Au-delà de cet irritant d'ordre formel, on est séduit par la lucidité des observations et l'intelligence toujours semillante de l'auteure. Le regard, si pénétrant (elle se présente comme reporter-photographe...), sait débusquer la beauté tapie dans le plus trivial. Profonde humaniste, Andrée Ferretti expose les éclairs lumineux d'une pensée moderne, avant-gardiste pour l'époque. Sa fougue romantique fait éclater les tabous sclérosés. Résultat : une existence assumée, intense, chaque relation étant marquée par l'incandescence d'une braise ardente. On y apprécie un appétit emballant pour la vie libre qui rend plus émouvante encore l'urgence d'écrire cet ouvrage-legs.

Simon Roy

Andrée Ferretti

ROMAN NON AUTORISÉ

L'Hexagone, Montréal, 2011, 154 p. ; 19,95 \$

n'échappera que par un triste et opportun hasard à une servitude indigne de lui. L'attirant Richard se croira libre parce qu'il est couvert de femmes, mais il privera souvent la musique de ce qu'il pouvait lui apporter. Quant aux enfants de Patty et de Walter, ils exigeront eux aussi une extrême souplesse de l'encadrement. Ils confondront volontiers intransigeance et raison dans le cas de Jessica et, dans le cas de Joey, enrichissement rapide et réussite. Ce que Franzen écrit d'un personnage secondaire pourrait s'appliquer dans une certaine mesure à chacun des acteurs principaux : « La personnalité sensible au rêve de liberté sans limite est une personnalité qui est aussi encline, si jamais le rêve venait à tourner à l'aigre, à la misanthropie et à la

rage ». Franzen va cependant plus loin que nécessaire quand il prolonge comme à plaisir les oscillations velléitaires de Patty et rend Walter trop vulnérable aux mensonges néolibéraux : la liberté, même indomptable, s'avilite si elle tourne au caprice.

Laurent Laplante

Christine Brouillet

DOUBLE DISPARITION

UNE ENQUÊTE DE MAUD GRAHAM

La courte échelle, Montréal, 2011,
307 p. ; 24,95 \$

Double disparition est le dernier polar de Christine Brouillet, auteure québécoise intarissable. On peut y suivre la dixième enquête de Maud Graham, le personnage

auquel les lecteurs qui connaissent bien Brouillet se sont attachés.

Ce roman met en scène deux enquêtes parallèles qui tendent à s'imbriquer au fil de la lecture. D'un côté, Trevor, un adolescent ébranlé par la mort de sa mère adoptive incestueuse, quitte Rimouski à la recherche de son passé et de son avenir, perdu dans les dédales de sa souffrance. D'un autre côté, Maud Graham, enquêtrice à Québec, s'acharne à élucider le mystère entourant l'enlèvement d'une petite fille.

Christine Brouillet met en œuvre une formule gagnante, mais pas nécessairement innovatrice. L'écrivaine ne réinvente pas la roue, par contre elle réussit à séduire les lecteurs de romans policiers. Ceux qui ont côtoyé dès le début l'univers



de Maud Graham seront heureux d'y retrouver Maxime, Grégoire et Michaël, notamment. Cependant, les non-initiés se sentiront peut-être moins interpellés par ce leitmotiv et tenteront de s'accrocher à une intrigue dont on aura d'entrée de jeu révélé des éléments essentiels.

Malgré tout, l'auteure crie sur la place publique la douleur à laquelle sont enchaînées les victimes d'inceste et les parents endeuillés par la disparition d'un enfant. Élan de compassion, dénonciation, avertissement ou simple information ? Peu importe ! Enfin une perspective humaine et touchante qui permet d'oublier le côté souvent cartésien des romans policiers et d'entrer un peu plus profondément dans la psychologie des personnages.

Double disparition est un roman désorientant par moments par la gravité des sujets abordés, mais aussi par les apartés sur les différents personnages qui n'ont qu'un rôle secondaire dans le récit. On peut voir ces digressions comme de légères pauses au drame ou comme des lignes en trop. Quoi qu'il en soit, Chrystine Brouillet n'a plus à faire ses preuves dans l'art du roman policier. Son succès retentit chez les lecteurs québécois autant que chez les Français, qui attendent impatiemment la sortie d'une autre enquête de Maud Graham.

Julie Pelletier

Benoit Jutras
VERCHIEL

Les Herbes rouges, Montréal, 2011,
82 p. ; 14,95 \$

« Nous sommes des dessins d'enfants », écrit Benoit Jutras dans *Verchiel*. De cette existence qui jadis fut autre chose qu'un paysage de bonhomme allumette, au temps où le ciel était le ciel, que l'enfer se plaçait en dessous et que la foi nous portait un jour vers l'autre tout entier chacun en soi-même et uni aux autres, de cette existence ne subsiste qu'une image naïve qui s'étiole. Et derrière cette image disparaissant, que reste-t-il ? Même pas un être, même pas des os. Cela qui survit et cela qui s'en va sauront-ils révéler, à travers l'écriture, ce que nous sommes devenus ? On connaît ces vers de Saint-Denys Garneau : « Nous allons détacher nos membres et les mettre en rang pour en faire un inventaire / Afin de voir ce qui manque ». Chez Jutras aussi, « nous enlevons notre peau, nous alignons nos os sur la ligne d'écriture ». Si dans la poétique du dénuement de Saint-Denys Garneau subsistait encore cette révolte devant l'inéluctable – « Car il est impossible de recevoir aussi tranquillement la mort grandissante » –, il en est autrement chez Jutras : le poète, notre contemporain, cette « chose de personne », est d'ores et déjà depuis le berceau un exem-

plaire de la mort, cette mort qui se perpétue depuis que le monde est monde. Dire ce nous, aujourd'hui, le retrouver au-delà de cette mort, voilà la tâche de l'écrivain qui, malgré sa « sainte horreur du poème », veut croire en une communauté d'humains, en « l'amitié noire qui écoute ». Les références et hommages, explicites comme implicites, sont d'ailleurs nombreux dans ce très beau recueil. Dire ce nous donc, le réinventer, en créant des livres de pluie ou de cendre, avec une langue impossible qui parle des « arbres de peaux », de la « nuit bêchée », du « nombre blanc », des « chiens de roches ». « Je dis » ce nous, et même si « je suis sans moi / [que] je m'avale pour vivre », traversé par le vent, la poussière et la pluie, ce « je » arrive à parler à quelqu'un d'autre, cet autre moi, moi qui, aussi, disparaîs.

Judy Quinn

Luis Sepúlveda
HISTOIRES D'ICI ET D'AILLEURS

Trad. de l'espagnol par Bertille Hausberg
Métailié, Paris, 2011,
148 p. ; 24,95 \$

Deux veines structurent l'écriture de Luis Sepúlveda. Il y a d'abord les œuvres fictives, centrées sur le développement d'une trame sociale et politique autour de personnages attachants et humbles. Le romancier y transpose, qu'il soit beau ou hostile, le réel, vu d'une lorgnette latino-américaine, en leçons de vie aux fins d'une morale combattante. Dans ce courant, *Le vieux qui lisait des romans d'amour* et *Un nom de torero* sont ses réussites, où affleurent écologisme, solitude, défaites et espoir. Il y a aussi la veine qui joint son penchant testimonial à sa profession de journaliste. Il en résulte de courts portraits impressionnistes, qu'ils soient autobiographiques ou non, dans lesquels l'écrivain construit un univers de fraternité et d'honneur. Le recueil d'escarmouches et d'histoiettes, pour reprendre des termes de Jacques Ferron, autre écrivain ayant une politique d'écriture (Ferron a de plus l'humour), *Histoires d'ici et d'ailleurs* appartient à la

Élégance de la forme

Tout compte fait, mieux valait quitter l'Italie. D'urgence et discrètement. C'était en l'an 1911. Ni les guerres ni la faim ne sont à blâmer pour cette rupture. Ce sont des menaces locales qui rendent le départ inévitable, les agissements d'un oncle ayant provoqué des rancunes à jamais inassouvies. Les partants ne composaient d'ailleurs qu'un incomplet noyau familial : une grand-mère encore élégante et un tout jeune petit-fils ; entre les deux ni père ni mère. Le point de chute ? Rien de bétonné, mais peut-être, sous un ciel imprécis, un New York mythique déjà traversé de rumeurs, de parfums et d'accents italiens. La traversée brouillera ces plans, car des voyageuses québécoises enjouées, affectueuses, admiratives apprivoisent l'enfant et font de Kamouraska une destination que les exilés jugeront bientôt préférable à New York.

Kamouraska, grâce à la plume agile de Francine Allard, y va de son meilleur accueil. La grand-mère répand ses recettes, Adriano s'initie aux mœurs du pays et ne cesse de raffiner son talent d'aquarelliste, l'Italie s'estompe sans disparaître complètement. Adriano et sa copine Jeanne-Mance grandissent ensemble sans évaluer leur relation à la même aune : elle en est à l'amour alors qu'Adriano s'en tient aveuglément à l'amitié. Ce malentendu tenace produira ses fruits lorsque Adriano quittera Kamouraska pour aller étudier son art dans la grande ville et s'y mariera. La suite aurait pu, entre les mains d'une moindre romancière, succomber au style Hollywood. Fermement proche de la vie usuelle et vraisemblable, la trajectoire du roman nous évite le déferlement sirupeux. Des erreurs d'aiguillage surviendront qu'aucun *deus ex machina* n'empêchera. Cette maturité de la rédaction est d'autant plus rare et appréciable qu'elle intervient dans un roman qui se moque agréablement des limites qu'on prétend trop souvent établir entre le livre pour adultes et la littérature destinée aux jeunes. Aucune trace d'une telle compartimentation dans cette réussite. Il y a ici élégance de la forme, accueil du réel avec ses aspérités tenaces, prise en compte des sentiments tels que les façonne et les assaille le quotidien des humains. Saluons aussi la recherche qui permet à l'auteure de parler avec plausibilité de gastronomie italienne aussi aisément que des exigences de l'aquarelle. Seul bémol, quelques distractions beaucoup plus inoffensives que les miennes : baptiste plutôt que batiste, *une* fusible, « les grands amants de Venise » (Vérone ?)... Détails que balayera la prévisible et souhaitable réédition.

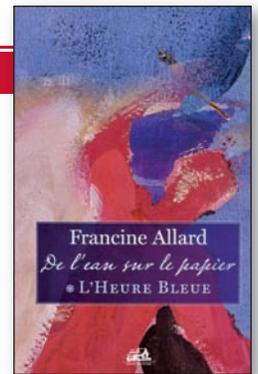
Laurent Laplante

Francine Allard

DE L'EAU SUR LE PAPIER

T. I, L'HEURE BLEUE

Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, 2011, 443 p. ; 24,95 \$



seconde catégorie, avec *Les roses d'Atacama* et *La folie de Pinochet*.

Sepúlveda excelle à camper un personnage, à saluer les vertus d'un ami, à redécouvrir une injustice cachée, et le recueil abonde de ces plaidoyers pour la résistance, pour la droiture devant le capital et sa cohorte de profiteurs rampants. Des écrivains sont ainsi célébrés (Mario Benedetti, Miguel Rojo, Nelson Saúte), tout comme des artistes (dont le photographe Daniel Mordzinski, qui fournit l'œuvre sur la couverture du bouquin) et des quidams anonymes exhaussés au rang de modèles et d'inspirations. Si le sentimentalisme affleure à chacune des pages, si les confessions et

témoignages de l'auteur sont souvent déjà connus et présentés sous un jour toujours favorable, si l'effet « viande froide » inspirée perce l'œuvre à l'occasion tant sont nombreux les textes qui soulignent la mort de proches, il existe quand même un charme à l'écriture de Sepúlveda, qui tient à la sincérité du propos, à la tonalité particulière de la douce colère qui transperce les chroniques et à la manière de rameuter les traces de beauté dans un monde marqué de multiples ruines.

Ainsi, c'est dans l'évocation de l'exil, puis du retour au pays natal, que le recueil prend sa forme, notamment par le texte liminaire, le plus approfondi et qui fonctionne comme un cadre éthique et

esthétique pour expliciter son art du portrait. Dans ce texte, l'écrivain décrit son émotion devant la photo d'enfants purs et innocents pris dans le maelström de la dictature. Il décide, huit ans après la prise de la photographie, de retrouver ces inconnus et de leur donner la parole, afin de cerner comment le rêve transverse les époques et se heurte aux assauts du temps et des humains. Ce beau texte, émouvant, contient en germe la manière Sepúlveda, avec ses raccourcis, ses emballages lyriques, sa morale appuyée, mais surtout avec cette candeur qui surprend encore après une quinzaine de livres.

Michel Nareau

roman, premier roman



Haruki Murakami
IQ84

LIVRE 1, AVRIL-JUIN

Trad. du japonais par Hélène Morita

Belfond, Paris, 2011, 533 p. ; 34,95 \$

IQ84 est paru au Japon en trois volumes en 2009 et 2010. C'est peu dire que de parler d'un « phénomène » : le premier tirage s'est retrouvé épuisé le jour même de la parution du livre, et des millions d'exemplaires se sont vendus depuis. À en croire le *Courrier international*, les ventes d'*IQ84* auraient augmenté six fois plus vite que celles du premier tome d'*Harry Potter*. À un point tel que les références culturelles (innombrables et délicieuses chez Haruki Murakami) lancent des modes : un des personnages s'étonne d'entendre la *Sinfonietta* de Janáček dans un taxi ; à en croire *L'Express*, Sony en vend tout à coup 12 000 copies et Universal en profite pour commercialiser une sonnerie de téléphone portable.

IQ84, dites-vous ? Le titre à lui seul est confondant. On veut y voir une référence au 1984 d'Orwell : en japonais, le chiffre neuf se prononce « Q » à l'anglaise, si bien que IQ84 et 1984 sont homophones. Mais dans la trilogie japonaise, le mal qui vient lécher les vivants et titiller leur esprit est invisible. Un indéchiffrable malaise qui, faut-il le rappeler, n'est pas l'apanage des Nippons. L'auteur explique : « Nous vivons dans une époque où il est très difficile d'avoir un jugement

sur ce qui est juste ou non. [...] Dans un monde plus chaotique, les fondamentalismes gagnent du terrain. C'est le rôle de l'écrivain de créer des fictions qui les contrent ».

Quelque chose se trame. Des sectes ont des pratiques amORAles pétrifiantes, et quelqu'un décide d'y faire le ménage. Une protagoniste ressent un étrange décalage avec le monde qu'elle croyait habiter – sommes-nous bien toujours en 1984 ? Dans quelle mesure peut-on dire que les relations qu'on entretient avec le Temps sont saines ? Avec l'Histoire ? Avec les histoires aussi, avec ou sans majuscule ? Car parmi ces vies parallèles (comme souvent chez Murakami, on se surprend à réfléchir au concept même de parallélisme, de destin), il y a celle de Tengo, le professeur qui rêve d'écrire des livres ; un ami éditeur lui demande de réécrire secrètement le manuscrit d'une jeune fille qu'il compte présenter à un prestigieux concours du premier roman. On s'enfonce alors dans une critique acerbe (et pertinente) de certaines sphères du monde littéraire et de la façon dont on « construit » un best-seller.

Pour le lecteur d'*IQ84*, roman-dans-le-roman et réécriture de l'Histoire se fondent en un récit hypnotique. Et grandiose. Les références explicites à Dickens abondent, et comme lui, Murakami ne manque ni d'ambition ni de talent. On en voit peu de cette trempe. Qu'on ne se laisse pas dérouter par les

naïvetés (toutes feintes), l'érotisme (du plus léger au plus troublant), la violence (qui gronde comme à l'annonce d'un orage), les contusions de l'esprit et crocs-en-jambe à l'intellect. Ou plutôt, non : qu'on se laisse dérouter. Car avec Murakami, on perd pied. Et avec ce premier tome, ça ne fait que commencer.

Vincent Thibault

Emmanuel Bouchard
DEPUIS LES CENDRES

Septentrion, Québec, 2011, 162 p. ; 16,95 \$

Fort bien accueilli par la critique, *Au passage*, le recueil de nouvelles que faisait paraître Emmanuel Bouchard en 2008, nous révélait un nouvel écrivain qui avait su proposer une vision toute personnelle de la vie d'un quartier de la Basse-Ville de Québec et des gens qui l'habitent. Le recueil se démarquait notamment par la sobriété du ton qui émanait des nouvelles, par l'équilibre maintenu entre la description du quotidien et le merveilleux qui peut en émaner, puisant à même le particulier pour laisser entrevoir l'universel, la fantaisie, l'onirisme et la poésie que recèlent certaines situations. On ne pouvait que s'attacher aux personnages mis en scène, et se laisser prendre à son tour *au passage*. Emmanuel Bouchard nous revient cette fois avec un roman plus intimiste, *Depuis les cendres*, qui confirme l'acuité de son regard, sa capacité de donner vie à des personnages et d'aborder des sujets délicats avec une simplicité et une profondeur qui ne manquent pas de surprendre.

Depuis les cendres aborde le thème du deuil, celui du père, et celui, sous-jacent, de la quête du fils qui cherche à combler l'absence, le vide. « La poésie n'a pas de cœur. Elle se fiche de ma misère, me regarde tomber avec indifférence. » Ainsi débute la quête d'Hubert. Renouant avec son recueil précédent, et peut-être avec le désir inavoué d'en prolonger l'exploration, Emmanuel Bouchard fait d'abord errer son personnage dans la Basse-Ville de Québec avant de le lancer sur les routes du sud de la France avec, pour tout bagage, un recueil de poésie de Saint-

roman, premier roman



Denys Garneau et des vêtements de son père que sa mère lui donne avant son départ. Le voyage qu'entreprend Hubert lui permettra tout à la fois d'apaiser la douleur qu'il ressent et d'en découvrir le sens en l'inscrivant dans la durée. Le voyage n'est pas synonyme de fuite, il constitue au contraire la trame spatio-temporelle qui permet à Hubert de s'affranchir du poids des remords. « L'éternité de ces traces qui s'impriment dans la mienne, toute courte. Leur interruption : il doit s'agir de cela, le passage du temps. Le temps dont je m'emploie à défaire chacun des plis pour les étaler sur les chemins d'un pays que j'aime un peu plus que les autres. »

Le roman a un côté épique (les références à Homère ne sont pas fortuites) en ce qu'il permet à Hubert d'aller au bout de sa quête : « Personne n'a la vie devant soi ; ceux qui le disent se trompent. La vie, elle est toujours sous vos pieds, au moment même où vous le constatez. Elle ne supporte pas les parenthèses ; ce n'est pas non plus une phrase subordonnée à une autre, un complément de ceci ou de cela. Ce que vous avez devant ou derrière vous, ce n'est jamais vraiment la vie, mais le rêve ou le remords ».

Empruntant diverses voies narratives (carnet de voyage, annotations personnelles, échange de courriels), le roman multiplie les références littéraires ; celles-ci agissent comme autant de marqueurs

balisant le voyage qui se superpose au parcours intérieur d'Hubert. Les métaphores et les réflexions introspectives servent ici le propos avec une grande justesse. Par-dessus tout, j'ai été sensible au ton de légèreté qui se dégage du roman et qui le nimbe d'une sérénité apaisante, ce qui représente en soi une réussite pour un second livre. Assurément un auteur qu'il faudra suivre.

Jean-Paul Beaumier

**Catherine Mavrikakis
LES DERNIERS JOURS
DE SMOKEY NELSON**

Héliotrope, Montréal, 2011, 304 p. ; 24,95 \$

La prose de Catherine Mavrikakis excelle à camper la frustration, le fiel, la violence d'un contexte social oppressant. Les compromissions du quotidien, les discours haineux, les traumatismes de sociétés nord-américaines vouées à la consommation, à l'oubli et à la cruauté indifférente sont fondus par une écriture emportée, où la répétition, le déplacement de sens et l'insistance forment un modèle pulsionnel de l'urgence rare dans la littérature québécoise. Dans *Les derniers jours de Smokey Nelson*, ce talent de la composition et du rythme se manifeste encore avec brio, dans une structure à trois trames emmêlées.

En 1989, Pearl Watanabe découvre quatre cadavres dans un motel en ban-

lieue d'Atlanta. Trois parcours seront altérés par le coupable, Nelson. Catherine Mavrikakis, avec sa capacité d'écoute des voix étatsuniennes, bouscule les discours usuels sur la peine de mort en suivant les tribulations de Sydney Blanchard, de Pearl et de Ray Ryan, happés par le drame et par l'annonce de l'exécution de Nelson. À travers l'alternance des voix, reprises chacune à trois reprises à des moments distincts de leurs déplacements (réels ou symboliques) vers le drame, Mavrikakis dresse un récit de l'extrémisme actuel, où vengeance, rédemption, recommencement sont des termes utilisés à toutes les sauces.

Sydney a été injustement accusé de ce meurtre. Au volant de sa Lincoln blanche de Seattle à la Louisiane, il péroré à sa chienne Betsy un monologue sur son enfance de *Voodoo Child hendrixien*, en tentant de renaître sur sa terre natale. Sa voix est celle de la nostalgie et du recommencement. Une autre voix provient de Pearl, celle de la fugacité perdue, ayant passé à côté d'un miracle. Elle a été le témoin oculaire qui a changé la vie de deux êtres : Sydney l'innocenté par sa déposition, Nelson le condamné. Pourtant, Pearl, durant un séjour qui la ramène sur les traces de sa halte géorgienne, elle qui travaille à Honolulu depuis la terrifiante découverte de 1989, se remémore le trouble ressenti auprès du grand Noir attirant qu'elle a identifié. La dernière trame reprend, dans des passages jouissifs et troublants, la voix de Dieu pour décrire le parcours de Ray, le père d'une des victimes, qui construit sa vie autour de la vengeance, sous l'œil d'un Dieu voué à rétablir la loi du talion. Dans ce discours eschatologique, où l'usage du futur et de la colère divine allie un fatum tragique et le discours extrémiste de la droite conservatrice étatsunienne, Mavrikakis saisit les fondements imaginaires de la violence, telle qu'elle se lit dans la peine de mort, le recours symbolique à la vengeance et l'impossible délibération sociale ruinée par la consommation et Dieu. La dernière voix du récit ne fera que marquer, avec à-propos, l'ampleur de cet étouffement.

Michel Nareau

Johanna Skibsrud
LES SENTIMENTALISTES

Trad. de l'anglais par Hélène Rioux
XYZ, Montréal, 2011, 244 p. ; 24 \$

Traduit encore une fois avec beaucoup d'efficacité par Hélène Rioux, *Les sentimentalistes* est le premier roman de Johanna Skibsrud qui avait, jusqu'alors, publié deux recueils de poésie. Un premier roman qui lui a d'ailleurs valu le prix Banque Scotia Giller 2010. À sa grande surprise, selon ses propres commentaires, et à celle de son éditeur canadien-anglais, Gaspereau Press, qui ne suffisait soudain plus à la demande avec le tirage initial... Précisons que l'ouvrage a également été réédité aux États-Unis par l'éditeur américain W. W. Norton & Company. Succès inattendu donc pour l'écrivaine originaire de la Nouvelle-Écosse qui vit désormais à Montréal.

Son éditeur québécois, lui, nous présente cette œuvre éclatée sous une invitante jaquette : la photo en noir et blanc d'un lac voilé par la brume. Une photo fort bien choisie qui reflète parfaitement toute la trame dramatique du roman de Skibsrud. Pour tromper une déception amoureuse, la narratrice décide d'aller passer quelques semaines avec son père qui s'est installé, après des années d'errance un peu partout en Amérique du Nord, avec son vieil ami, Henry, à Casablanca, Ontario. Là, près d'un lac artificiel qui recouvre l'ancien village volontairement inondé par le gouvernement voilà plusieurs décennies, elle apprend que son père est condamné par le cancer. Est-ce cette échéance qui incite Napoléon à s'abîmer de nouveau dans l'alcool ? À esquisser une ultime tentative afin de concrétiser un vieux rêve de sa femme, de qui il vit séparé depuis des années ? Et surtout à dévoiler enfin les circonstances dans lesquelles son meilleur ami, Owen, le fils de Henry, est mort lors de la guerre du Vietnam ? À l'image du lac, la narratrice découvre peu à peu tous les univers que son père et son ami Henry, reclus depuis si longtemps dans son fauteuil roulant, cachent sous la surface.

Andrée A. Michaud

Magnifique et terrible, cette *Rivière tremblante*, dixième œuvre d'Andrée A. Michaud. Le roman est un émouvant thriller psychologique, superbement écrit. Tout en délicatesse et, en même temps, en effets coups-de-poing.

Deux enfants disparaissent et leurs proches s'enfoncent inéluctablement dans une culpabilité sans retour. Le petit Michael Saint-Pierre, douze ans, se volatilise en 1979, un jour de grande tempête, dans les bois de Rivière-aux-Trembles, sous les yeux horrifiés de sa copine Marnie. « Pendant des mois, je me suis torturée, seule sous les nuages obscurcissant le ciel d'orage. » Des années plus tard, la petite Billie Richard, âgée de huit ans, ne revient pas à la maison en sortant de l'école et son père devient fou de chagrin. « Billie, qui n'aurait jamais sa croix ni son cercueil à elle, parce qu'elle était partout, Billie, parce qu'elle n'était nulle part. »

Les deux survivants, l'amie Marnie et le père Bill, se croisent par hasard et deviennent tour à tour les narrateurs de ces drames bouleversants. *Rivière tremblante* n'a rien d'un récit d'enquête policière classique, mais est plutôt un roman tout en émotions. La crainte de devenir folle de la première fait écho à la douloureuse colère du deuxième, dont le couple ne survivra pas à l'horreur. « Si c'était à recommencer, m'a-t-elle craché à la figure, je lui trouverais un autre putain de géniteur. Tu vauz rien en tant que père... »

« La seule façon de fuir sa mémoire, c'est de se faire lobotomiser. Je n'en étais pas encore là. » Les deux narrateurs vivent une vie en suspens, entre parenthèses, en perpétuelle attente, car leur douloureuse perte ne s'inscrit nulle part, sans lieu pour se recueillir, sans ancrage pour pleurer. « Les enfants disparus n'ont droit à aucune véritable sépulture. »

L'auteure signe ici un suspense de grande qualité, qui prend le lecteur en otage dès le début, lui noue aussitôt la gorge et lui fait monter les larmes aux yeux. La beauté de l'écriture séduit, la structure littéraire, puissante et efficace, fascine.

Michèle Bernard

Andrée A. Michaud
RIVIÈRE TREMBLANTE

Québec Amérique, Montréal, 2011, 364 p. ; 24,95 \$



Basé sur d'authentiques documents de l'armée américaine – reconstitués d'ailleurs dans l'épilogue –, le roman de Johanna Skibsrud est très habilement construit autour des traces laissées par un événement dramatique survenu dans le sud du Vietnam en 1967. On y avance lentement et, pourrait-on dire, presque de côté à la manière du crabe. Les constants sauts dans le temps nous ramènent de Casablanca au Dakota où Napoléon vivait avant d'aller rejoindre Henry, en passant

par le Maine où habitent la mère et la sœur de la narratrice, pour revenir à Casablanca d'avant l'inondation lorsque Owen était enfant et, bien sûr, au Vietnam. Sauts dans le temps qui, chaque fois, mettent en scène des personnages différents : on passe ainsi du récit du déménagement du père à Casablanca au combat désespéré du père de Henry pour empêcher l'inondation pour revenir aux jeux de la narratrice et de sa sœur chez leur grand-mère maternelle dans le Maine. ►

roman, policier

Cette structure très éclatée donne parfois une impression de fouillis mais, à la manière d'un crabe, le lecteur suit néanmoins Skibsrud jusqu'à la fin.

Mais est-ce en raison du peu de relief de certains d'entre eux – en particulier la narratrice elle-même dont on ne sait à peu près rien –, on arrive mal à s'attacher aux personnages et les réflexions explicatives parfois assez longues qui précèdent toujours les événements finissent également par alourdir la narration et lasser le lecteur. *Les sentimentalistes* reste cependant une première œuvre fort intéressante qui augure bien des prochains romans de Johanna Skibsrud.

Linda Amyot

Jean-Simon DesRochers LE SABLIER DES SOLITUDES

Les Herbes rouges, Montréal, 2011,
358 p. ; 29,95 \$

Du poète, on s'attendait à plus d'imprécisions, de métaphores, de jeux d'atmosphère. Ici, finis les tourments de l'individu pris dans la spirale du langage, comme c'était le cas dans *Parle seul*. Si l'on avait lu le premier roman de Jean-Simon DesRochers, *La canicule des pauvres*, paru en 2009, on aurait su de quoi il en retourne : DesRochers est aussi un romancier, de ceux dont le style limpide ne cherche pas à attirer l'attention sur lui-même, parce que la complexité du livre réside ailleurs, dans la structure même de son histoire, surtout. Les citations mises en exergue aux trois parties du livre montrent en effet que ce petit-fils du surréalisme est aussi redevable à Raymond Carver, Léon Tolstoï et Russell Banks. *Le sablier des solitudes* est donc le contraire d'un roman méditatif, chaque élément de l'intrigue, chaque personnage travaillent, comme les instruments d'un orchestre symphonique, pour l'apogée, où tout se rapproche, fusionne, éclate. Ainsi, il est loin le moment annoncé en quatrième de couverture, celui où entrent en collision



une dizaine de voitures. Avant, chacune des vies qui basculeront se révèle à nous. Il y a cette masseuse qui se croit la réincarnation de la meilleure amie de Marie-Antoinette, puis cette peintre incomprise, ou cette agente d'immeubles insatisfaite, cet étudiant d'origine chinoise écrasé par sa famille... Et le sexe, autour duquel tournent la plupart de ces vies, et les choses, les maisons, les voitures, les corps humains. Des vies empêtrées dans leur quotidien matérialiste, qui n'ont, en somme, rien de poétique.

L'accident est l'élément qui fait tourner ces parcours vers le tragique, et qui donne au roman l'intensité qui lui manquait peut-être. Pas besoin d'en rajouter, la « réalité » suffit à elle seule. L'écriture, déjà très distante, sans censure – comme dans les longues et abondantes scènes sexuelles –, donne ici froid dans le dos : « L'exact inventaire de ses blessures ressemble à ceci : lacérations (trois cent quarante-sept), coupures profondes (soixante-dix-neuf, majoritairement obstruées par des éclats de verre), fractures (crâne, clavicule, douze côtes, les avant-bras, mâchoire), organes vitaux percés par des morceaux de verre (foie, intestins, vessie) ». Le malheureux a été projeté dans une cargaison de vitres... et n'est pas mort sur le coup...

Faut-il toujours que ça aille très mal pour constater que l'on est vivant ? Pas tout le temps, mais souvent, semble dire DesRochers à la fin de son livre. On

adhérera ou non à sa proposition. Avec ce portrait d'une certaine vie nord-américaine, l'auteur fait surtout montre d'un talent de raconteur : on s'abandonne plus qu'aisément à la lecture.

Judy Quinn

François Gravel

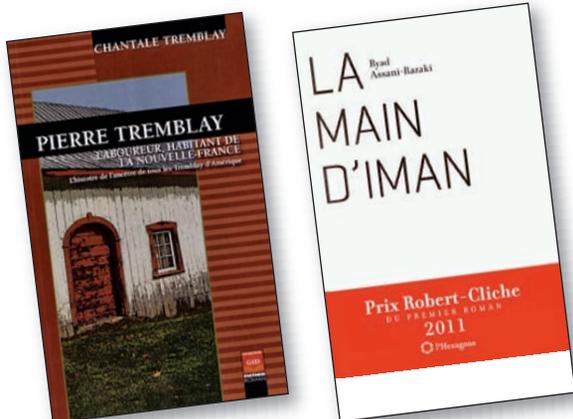
À DEUX PAS DE CHEZ ELLE

LA PREMIÈRE ENQUÊTE DE CHLOÉ PERREAULT
Québec Amérique, Montréal, 2011,
336 p. ; 24,95 \$

François Gravel, écrivain québécois entre autres connu pour sa littérature jeunesse, notamment pour la série des *Klonk*, ajoute une corde à son arc en publiant un polar, *À deux pas de chez elle*. Il amène Chloé Perreault, une jeune policière fraîchement sortie de Nicolet, dans une enquête qui a commencé 33 ans plus tôt, déterrée en même temps que les squelettes de Marie-Thérèse Laganière et de Denis Dostaler, retrouvés dans un puits. Chloé devra résoudre une énigme que personne avant elle n'a été capable de déchiffrer. Tout au long du récit, le contexte est installé, très lentement, les personnages apparaissent, un à un, avec chacun son histoire et sa personnalité. Le double meurtre que tente d'élucider l'agente Perreault est un prétexte pour nous présenter une série de personnages mystérieux, indépendants, qui amènent une saveur psychologique au texte. Les indices surgissent comme par hasard, les réponses aux questions arrivent du ciel... Loin des rebondissements et du suspense habituels, ce roman policier se déguste lentement. L'apothéose ne réside vraiment pas dans le dénouement de l'affaire, mais dans la façon d'y arriver. On a droit à maints clins d'œil sur le métier difficile d'enquêteur, à travers les traits d'ironie et les petites critiques qui émaillent les dialogues et les monologues intérieurs de Chloé Perreault. Un bonheur que de lire ce premier polar de François Gravel, puisqu'il sort quelque peu des sentiers battus en nous faisant découvrir le vrai monde derrière les grandes enquêtes policières.

Julie Pelletier

roman historique, prix Robert-Cliche 2011



Chantale Tremblay
PIERRE TREMBLAY,
LABOUREUR, HABITANT DE
LA NOUVELLE-FRANCE

GID, Québec, 2011, 365 p. ; 27,95 \$

D'après Louis-Guy Lemieux (*Grandes familles du Québec*, Septentrion, 2006), « on évalue à environ 150 000 le nombre de descendants vivants qui portent le nom de Tremblay en Amérique ». Ce qui corse cette statistique, c'est le fait que, contrairement à d'autres descendance populueuses, celle-ci procède d'un seul et unique ancêtre. En faut-il davantage pour justifier l'hommage de Chantale Tremblay à son ancêtre ?

L'hommage est chaleureux et digne d'éloges. Sans verser dans la complaisance, Chantale Tremblay démontre sa connaissance des coutumes de l'époque, sa maîtrise des décisions arrêtées par le premier Tremblay et, chose plus rare, sa familiarité avec le pur et savoureux langage de ce temps. Elle rappelle le tremblement de terre qui a secoué Charlevoix et qui a valu à une municipalité de s'appeler à jamais Les Éboulements. Elle assiste aux accouchements dont les hommes étaient rigoureusement chassés. Elle relate la ruée de toute la population pour assister à l'exécution capitale d'un violeur d'enfant. Elle suit dans sa visite au marché l'épouse de Pierre Tremblay et la montre en train de troquer les productions de la ferme « contre d'autres denrées ou

ouvrages dont sa famille avait besoin, notamment du pain frais que les boulangers étaient tenus d'offrir au public en tout temps, par ordre de la police ». Coutume peu connue de notre époque ! Quand approche l'heure du vélage et que la jeune Marie-Madeleine demande qu'on la laisse assister à la scène, elle plaide sa cause dans les termes suivants : « Je vous assure d'être *prude*, papa ». Au moment où l'on allait entendre là une promesse de prudence, l'auteure ouvre la porte à une autre interprétation : « En fait, l'Église interdisait aux parents de permettre aux enfants d'observer un quelconque accouchement, qu'il soit humain ou animal ». J'avoue en savoir moins long que Chantale Tremblay à ce propos.

Ce vocabulaire, l'auteure le ressuscite avec déférence et générosité. L'église est un temple. *Commères* et *compères* sont des termes d'amitié et ne véhiculent aucun aspect péjoratif. L'occasion propice est une *commodité singulière*. Talon ne gère pas la Nouvelle-France, il la *conduit*. Celui qu'on veut rencontrer, on l'envoie *quérir*. Devant un décès accidentel, Catherine se dit *déconfortée*. « Je dois m'en retourner, dit la nouvelle religieuse à son amie, mais *proteste-moi* de m'envoyer *quérir* si jamais ta santé à toi *défaillait*. » Langue inventive qui crée les mots qu'exigent les besoins sans les emprunter à une langue étrangère. Un livre qui donne de la chair à une époque et à un fondateur.

Laurent Laplante

Ryad Assani-Razaki
LA MAIN D'IMAN

L'Hexagone, Montréal, 2011, 325 p. ; 27,95 \$

Le roman du Torontois d'origine béninoise, Ryad Assani-Razaki, lauréat du prix Robert-Cliche attribué à un premier roman, s'est avéré l'un des meilleurs de la rentrée littéraire de l'automne dernier. L'auteur y montre la marche du « [...] destin qui engendre la malchance, / [de] ceux qui parce que mal nés, subissent une vie de malmenés [...] » (extrait du poème « Je porte un toast », dans le blogue de l'auteur).

Le premier chapitre nous plonge dans l'effroi : Toumani remonte à l'époque de ses 6 ans alors que son père vient de le vendre à une trafiquante d'enfants, pour une somme équivalant à 23 euros. Après avoir subi les pires atrocités chez l'alcoolique M. Bia, il sera sauvé de justesse par un jeune garçon, Iman, mais non sans en garder des séquelles. Voyeurisme et misérabilisme, direz-vous ? Non pas. Lucidité et humanité donnent le ton, loin du pathos.

Les personnages évoluent dans un bidonville joutant la capitale d'un pays d'Afrique noire. Cinq narrateurs se succèdent et s'entrecroisent, leurs récits totalisant onze chapitres. La marche implacable du destin prend racine dans l'ICI, titre et dernier mot du premier chapitre, pour sombrer dans l'ILLUSION, titre et dernier mot du roman, la dernière lettre de chacun des onze titres formant le mot IMMIGRATION.

Le destin du bidonville, c'est la descente aux enfers des enfants vendus et exploités de l'icI, ou la voie de l'Islam qu'emprunte la grand-mère Hadja, déconnectée du monde. C'est aussi l'égoïsme de Zainab au cœur d'iridium qui se laisse éblouir par la Mercedes et la maison luxueuse d'un quinquagénaire européen. Son « parcours vers le bonheur avait été infléchi », d'expliquer l'un des personnages, nommé Désiré.

Assani-Razaki traduit les tiraillements de l'âme humaine. Ainsi, l'amour fraternel et profond de Toumani pour Iman

ne serait que la pointe de l'iceberg au-dessous duquel grondent des eaux noires. Après Anna, l'Européenne en vacances, qui a nourri le rêve d'Iman de partir ailleurs, pour ensuite lui écrire l'impossibilité de leur amour qui, s'excuse-t-elle, « n'était pas impuR », arrive Alissa, jadis enfant vendue elle aussi et qui, par amour, allège son maigre bagage, « ses impedimentA », qui lui aurait pourtant permis d'accéder à une vie décente. Tandis que Toumani, incapable de s'affirmer face à Iman, le qualifie intérieurement d'ingraT, tout en reportant sa colère sur Alissa, « accablée par une tristesse d'un poids infinI ». L'image des cuisses noires d'Alissa maculées de sang « si sombre, bleuâtre, presque indigO » restera imprégnée dans l'imagination de Toumani qui s'enfonce dans les affres de la culpabilité. Partir, s'extirper de l'enfer, ne cesse de désirer Iman. Et si l'immigration n'était qu'illusioN ?

Roman bouleversant par l'impression d'inexorabilité qui colle aux pas des plus que démunis. Écriture sensible d'un écrivain des plus prometteurs.

Pierrette Boivin

Hanne Ørstavik AMOUR

Trad. du norvégien par Céline Romand-Monnier
Les Allusifs, Montréal, 2011, 133 p ; 19,95 \$

Amour, sixième roman de la Norvégienne Hanne Ørstavik, deuxième titre traduit en français après le superbe *La pasteure*, aurait pu s'intituler *Amours*. Amour entre une mère, Vibeke, et son fils Jon, ou encore entre Vibeke et Tom, brève rencontre d'un soir. Autre amour, autre duo, entre ce même Tom et un inquiétant personnage que croisera éventuellement le petit Jon. Chassés-croisés dans une atmosphère quelque peu surréaliste.



D'une sobriété remarquable, *Amour* est fait de rencontres déçues et de vaines attentes, par une nuit froide et sans fin, dans le très grand nord norvégien. « Vibeke n'aime pas rouler en hiver. Ici, c'est tout le temps l'hiver. » Le petit Jon se promène dans le village, en rêvant à son neuvième anniversaire qu'il fêtera le lendemain, au gâteau que sa mère lui préparera et au cadeau qu'il est convaincu de recevoir : « Jon voudrait un train ». La mère, quant à elle, croit son fils au chaud à la maison : « [...] il doit être occupé à quelque chose dans sa chambre ». Elle se rend alors à la bibliothèque, puis au cirque ambulante. « Les gens vont parler de la fête foraine demain, se dit Vibeke. C'est cela qu'ils appellent la culture. »

Le narrateur enchaîne les paragraphes et passe rapidement d'un personnage à l'autre ; parfois il s'agit de Vibeke, « elle », parfois de Jon, « il ». L'alternance des points de vue entre la mère et le fils, et l'unité de temps – une seule soirée – donnent une grande rigueur à ce récit déchirant.

Ørstavik suit les personnages en parallèle, heure après heure. Elle entremêle leurs voix et fait monter la tension à chaque page. Malentendus et quiproquos se multiplient. L'incommunicabilité puis la tristesse surviennent. « Tu sais aussi bien que moi qu'il n'existe pas de suite à quelque chose qui n'a même pas commencé. »

Amour parle de solitude, de quête amoureuse et de fausses perceptions qui parfois mènent au drame. Si le roman possède une certaine dimension féérique, il pousse pourtant le lecteur dans des zones troubles et ô combien inquiétantes. Magnifique récit.

Michèle Bernard

Matthieu Simard LA TENDRESSE ATTENDRA

Stanké, Montréal, 2011,
205 p. ; 19,95 \$

D'abord, on est content : un nouveau livre de Matthieu Simard. Youpi ! Ensuite, on voit ce titre : *La tendresse attendra*. Ça sonne bien. Ça nous interpelle. Puis, en quatrième de couverture, ces mots : « Un roman de peine d'amour et de plomberie ». Et c'est tout à fait juste. C'est une histoire de tuyaux, de boyaux luttant contre la rouille, qui nous est racontée. Une histoire d'amour qui fuit et de larmes qui n'en finissent plus de couler. Une histoire d'hiver humide et de cœur qui traîne dans la gadoue. Et, par-dessus tout, c'est du Matthieu Simard. Youpi ! donc.

Car Matthieu Simard, c'est avant tout une voix. Un ton, une individualité. Un style et un humour reconnaissables entre mille. Et c'est cette maîtrise parfaite de ce que l'on pourrait appeler l'art de la phrase. Oui, il sait tourner une phrase, Matthieu Simard. Il sait la retourner sens dessus dessous, jusqu'à ce qu'elle ait dit tout ce qu'elle avait à dire – y compris sa charge de silence. Il sait jouer avec les mots, non pas par simple préoccupation esthétique, mais bien parce qu'il en connaît et en mesure tout le poids – la portée comme la pesanteur. Alors ça cogne, ça frappe. Ça chute. Parfois même, ça tue. Mais ça berce, aussi. Ça touche. C'est doux comme tout. C'est de la langue parlée si riche qu'elle devient véritablement de l'écriture. Une écriture qui parle, qui murmure à l'oreille. Et qui, comme peu d'autres, reconforte. Oui, Matthieu Simard possède un don très rare : celui de produire, avec seulement des mots, de la chaleur. Il en fait de grandes vestes de laine. Des tuques et des mitaines, des foulards et des bas de

Séduisant et déroutant

Auteure d'une exemplaire fidélité à ses préoccupations, France Daigle fait quand même puissamment progresser ses personnages et ses thèmes d'un livre à l'autre. *Pour sûr* le démontre éloquemment. Jamais encore elle n'avait poussé à un tel dépassement sa passion pour les chiffres, les sondages, les compilations. Jamais non plus elle n'avait accordé à sa langue acadienne une attention aussi vigilante et chaleureuse.

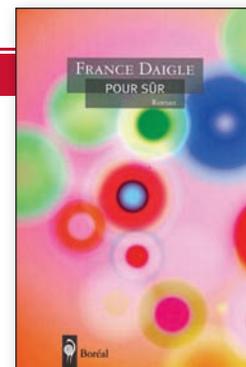
France Daigle aime morceler le propos et faire mine de succomber au caprice de l'instant. Sans jamais troubler la fluidité du débit, tout semble discontinu, étranger à ce qui précède ou suit. Puis, comme dans une courtpointe qui avoue lentement ses préférences et les réserve aux regards réfléchis, des accents se dégagent, des parentés émergent. La comparaison se justifie d'autant plus que l'auteure inclut elle-même la broderie et ses minuties dans son évocation de la vie.

Les statistiques sont omniprésentes. Un sondage tente de savoir quelle couleur on attache à telle voyelle ; que Rimbaud en soit réconforté. La *bibliothèque idéale* est scrutée à la loupe et contrainte d'avouer qu'un pourcentage élevé de ses auteurs a un nom commençant par un mince pourcentage de l'alphabet. Le golf fait l'objet de sondages qui concèdent que les deux sexes n'abordent pas ce sport (?) dans le même esprit. Mais la diversité des champs de recherche ne saurait occulter l'importance des chiffres eux-mêmes : ce qui n'était qu'allusion dans un livre précédent devient ici préoccupation constante et majeure. Si le chiffre douze attirait déjà l'attention de l'auteure dans *Pas pire*, il mérite ici un culte de tous les instants. Si le zodiaque et ses douze maisons servaient alors d'illustration, le chiffre lui-même occupe maintenant l'avant-scène. « [...] le chiffre douze représente aussi l'accomplissement et le cycle achevé, disait *Pas pire*. Multiplié par lui-même, le chiffre douze mènerait à la plénitude et au paradis, rien de moins. » Cette fois-ci, l'auteure effectue l'opération rêvée et range ensuite ses réflexions en 144 créneaux. Pareille voltige mathématique rappelle le pari d'un Perec écrivant un livre entier sans utiliser la lettre *e* ou la gymnastique de la cabale ou de l'OuLiPo (Ouvroir de littérature potentielle).

Le chiac, langue acadienne lourde de plusieurs sources, gagne lui aussi du terrain dans *Pour sûr*. « Vu le grand nombre de langues mortes ou mourantes, pourquoi ne pas reconnaître celles qui veulent vivre, leur donner une chance ? Le chiac, par exemple. Hérésie ? » Certes, le couple formé de Carmen et de Terry souhaite purger le chiac des termes anglais dont l'équivalent français est disponible, mais il semble bien que ce soit pour qu'il ose ensuite s'afficher fièrement.

Livre-baleine, dirait Yves Beauchemin, mais aussi séduisant que déroutant.

Laurent Laplante



France Daigle

POUR SÛR

Boréal, Montréal, 2011, 752 p. ; 34,95 \$

laine. Troués, bien entendu. Car à quoi bon se réchauffer si on oublie le froid ambiant, cela même qui à l'origine nous fait avoir à ce point besoin de chaleur ?

En fait, si la voix de Matthieu Simard est si réconfortante, c'est parce qu'elle est honnête, et sa parole, brute. Et, pour exactement la même raison, cette voix et cette parole inquiètent, troublent, font trembler de froid. Mais quelle est donc son origine, à ce froid ? L'existence même, sans doute. Le temps qui passe. La grisaille de novembre qui n'en finit plus de s'étirer. La platitude du quotidien. Et puis le vide, tout simplement. Celui dont

ni le travail ni le sexe ne réussit à guérir. Celui qui, entre l'amour perdu et celui après lequel on court désespérément, se glisse, s'insinue partout.

Comme dans l'ensemble de l'œuvre de Matthieu Simard, le protagoniste et narrateur de *La tendresse attendra* est en quête d'amour. Démoli par l'amour perdu... et sidéré de constater que, celui qu'on trouve, on ne sait pas le garder. Ni le sauver de sa propre usure. Et alors on fait quoi ? On pleure et on devient plombier, voilà tout. Inconsolable que l'on est, on essaie tout de même de se consoler. On échoue lamentablement. Et puis encore.

Et puis on se remet à écrire. Et si, par ses romans, Matthieu Simard témoigne de son époque, il ne faudrait surtout pas les réduire à cela. Car c'est toute la condition humaine qu'il nous expose. C'est un regard lucide sur l'amour, l'amitié, la création, le temps. Notre petitesse. Nos rêves de grandeur. Et le froid qui nous traverse quand on comprend qu'on est si seul qu'on ne peut jamais qu'aller vers l'autre. Sa solitude, à lui. Son intouchable attrait. Quitte à en ressortir encore plus seul qu'avant. Tant pis. C'est comme ça. On est vivant. Et c'est très bien ainsi.

Alexandre Lizotte